

SERTORIUS

TRAGÉDIE

CORNEILLE, Pierre

1662

SERTORIUS

TRAGÉDIE

Imprimé à Rouen et se vend à Paris, Augustin COURBE, au Palais, en la Galerie des Merciers, à la Palme, Guillaume de LUYNE, Libraire juré, au Palais, en la Galerie des Merciers, à la Justice.

M. DC LXII AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

AU LECTEUR

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poèmes de cette nature ; nous n'y trouverez, ni tendresses d'amour, ni emportements de passion, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts et la nouveauté de quelques caractères ont suppléé du manque de ces grâces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle, nous force d'en référer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucune femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps là. C'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Amélie fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un espagnol Évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui ne pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance, que chez es ennemis de ceux qui l'avaient outragée. Cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet évitable, par les Lettres des principaux de Rome que je lui fit porter à Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appelèrent Sertorius d'Afrique, pour être leur chef contre le parti de Sylla ; mais elle ne nous dit point s'ils étaient en République, ou sous une monarchie. Il n' y a donc rien qui répugne à leur donner une reine, et je ne la pouvais faire sortir d'un sang plus considérable, que celui de Viriatus dont je lui fait porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur a fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'était pas roi en effet, mais il en avait toute l'autorité, et les princes et consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui, comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite ; de sorte qu'il aurait pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fait parler ici.

Il fut défait par le consuel Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer et qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'une mot dans le vers unique qui en

parle, et qu'il faut rétablir ainsi.

Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sais bien que Sylla dont je parle tant dans ce poème, était mort six ans avant Sertorius, mais à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité de jour, et pourvu qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature, ce qu'il fait en même temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus, que bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps ; néanmoins pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla était mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvait vivre encore sans miracle, et l'auditeur qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrais pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé en lisant le vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les Etats, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui serait révolter tout l'Auditoire contre un auteur, s'il avait l'impudence de la remettre après celle de César. D'ailleurs, il fallait colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuaient contre Sertorius ; car il est assez malaisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinait, après que la République semblait être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souverain qu'il avait fait revivre dans Rome, n'était pas mort avec lui ; et que Pompée et beaucoup d'autres aspirant dans l'âme à prendre sa place, craignaient que Sertorius ne leur y fut un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avait toujours pour sa patrie, ou pour la grandeur de sa réputation, et le mérite de ses actions qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la République l'eût mise en état de ne se point passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semait dès lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être était le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il était plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination; Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fait conserver pour son Aristie, avec qui il n'eut pu se défendre de renouer, s'il n'eut eu en rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre,

donne un grand poids ux raisonnements de la Politique, qui fait l'âme de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque sur la foi de Sertorius il vient conférer avec lui dans une ville, dont ce chef de parti contraire est maître absolu ; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bine accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté, mais il m'était impossible de garder l'unité de lieu, sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avait de voir sa femme dont je la fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prit un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonneriez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques uns des premiers de la Cour, ont estimé autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poème en tirera pourront mériter cette grâce.

ACTEURS

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.

PERMENNA, lieutenant de Sertorius.

AUPIDE, tribun de l'armée de Sertorius.

POMPÉE, général du parti de Sylla.

ARISTIE, femme de Pompée.

VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, tribun du parti de Pompée.

ARCAS, affranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Perpenna, Aufide.

PERPENNA.

D'où me vient ce désordre, Aufide, et que veut dire
Que mon coeur sur mes vœux garde si peu d'empire ?
L'horreur que malgré moi me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison ;
5 Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image toute affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage,
10 D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage ;
En vain pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon âme a secoué le joug de cent remords :
Cette âme, d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ces remords la chaîne mal brisée ;
15 Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le coeur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte ?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
20 Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang ?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime ;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner ?
25 L'honneur et la vertu sont des noms ridicules :
Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules ;
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla ni Marius

N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus :
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
30 A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie ;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions ;

Discord : désunion, dispute, querelle.
[F]

Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres :
35 Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti ;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux
40 De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous ?
Ah ! S'il faut obéir, ne faisons plus la guerre :
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls ? Pourquoi tant de combats ?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
45 C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme ;
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici :
De notre république à Rome anéantie,
50 On y voit reflourir la plus noble partie ;
Et cet asile ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
55 Maintient de nos Romains le reste indépendant ;
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah ! C'est ce nom acquis avec trop de bonheur
60 Qui rompt votre fortune et vous ravit l'honneur :
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne,
Lors...

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devait m'appartenir.
65 Je le passais en nombre aussi bien qu'en noblesse ;
Il succombait sans moi sous sa propre faiblesse :
Mais sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien ;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
70 Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées ;
Et pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
Dont en secret dès lors mon âme fut saisie
75 Grossit de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
J'adore Viriate ; et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourrait par son hymen me rendre sur les siens

Viriate : Fille du chef lusitanien, avait été successivement, berger, chasseur, chef de brigands. Il mena une révolte contre les Romains de -149 à -141. Il périt égorgé dans sa tente par deux de ses officiers en -141. Viriate est, après Annibal et Mithridate, le plus redoutable ennemi qu'ait rencontré la République romaine.

80 Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
Mais elle-même, hélas ! De ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée,
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
85 De son astre opposé telle est la violence,
Qu'il me vole partout même sans qu'il y pense,
Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer et nous cacher sa flamme,
90 Mais je veux sur ce point lui découvrir mon âme ;
Et s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes désirs contents ;
Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
95 Qui formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance ?
Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
100 Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous ?

PERPENNA.

Oui ; mais de cette mort la suite m'embarrasse.
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place ?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui ?
105 Et pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée ?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard : c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
110 Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein ;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain :
Si vous rompez le coup, prévenez les indices ;
Perdez Sertorius ou perdez vos complices.
115 Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
Qui pourraient bien avoir même remords que vous ;
Et si vous différez... Mais le tyran arrive.
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ;
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
120 Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II.

Sertorius, Perpenna.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre :
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

125 La parole suffit entre les grands courages ;
D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages :
Je n'en suis point surpris ; mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence,
130 Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
135 Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
Sitôt que le printemps aura fini la trêve.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
140 Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
Attendez tout aussi de ma reconnaissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
145 Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudrait qu'un accord avantageux ou non
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom ;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
150 De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurais cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que forcé par ce maître il a répudiée,
155 Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux ;
Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

160 Cela peut être encore : ils s'aimaient chèrement ;
Mais il pourrait ici trouver du changement.

L'affront pique à tel point le grand coeur d'Aristie,
 Que sa première flamme en haine convertie,
 Elle cherche bien moins un asile chez nous
 Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
 165 C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
 De ce que Rome encore a de gens d'importance,
 Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
 Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
 Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre.
 170 Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre :
 je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
 À moins d'une secrète et forte antipathie
 Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie ?
 175 Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
 Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confiance
 Et de ce que je crains, et de ce que je pense.
 J'aime ailleurs. à mon âge il sied si mal d'aimer,
 180 Que je le cache même à qui m'a su charmer ;
 Mais tel que je puis être, on m'aime, ou pour mieux dire,
 La reine Viriate à mon hymen aspire :
 Elle veut que ce choix de son ambition
 De son peuple avec nous commence l'union,
 185 Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
 De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
 Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
 Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un.
 C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
 190 De nous avoir servis avec cette constance
 Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
 Pour affermir ici nos généreux projets :
 Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle ;
 Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle ;
 195 Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
 Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
 Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
 Et que de ses sujets la meilleure partie,
 Pour venger ce mépris et servir son courroux,
 200 Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
 Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
 Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable ;
 Et sous un faux espoir de nous mieux établir,
 Ce renfort accepté pourrait nous affaiblir.
 205 Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
 Je n'ai pour Aristie aucune répugnance ;
 Et la reine à tel point n'asservit pas mon coeur,
 Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre âme est gênée,
 210 Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
 Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir ;

Mais que sert la colère où manque le pouvoir ?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?
215 Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
Des plus nobles d'entre eux et des plus grands courages
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages ?
Tous leurs chefs sont romains ; et leurs propres soldats
220 Dispersés dans nos rangs ont fait tant de combats,
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser... ?

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
225 Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate ;
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus ;
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus.
Parlez : je vous dois tant, que ma reconnaissance
230 Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon coeur est si doux,
Que j'ose...

SERTORIUS.

C'est assez : je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah ! Seigneur, c'en est trop ; et...

SERTORIUS.

Point de repartie :
Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie ;
235 Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
La reine se résolve à payer votre amour ;
Car quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
Et fuirais à ce prix cette illustre Romaine.
La voici : laissez-moi ménager son esprit ;
240 Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCÈNE III.
Sertorius, Aristie.

ARISTIE.

Ne vous offensez pas si dans mon infortune
Ma faiblesse me force à vous être importune :
Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
245 Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau nouvelles assurances.
J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous.
L'ordre de son tyran et sa flamme inquiète
250 Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat ;
Et tous les deux contre elle ont leurs raisons d'état.
Je vous demande donc sûreté tout entière
Contre la violence et contre la prière,
255 Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame : un si rare mérite
Semble croître de prix quand par force on le quitte ;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
260 Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

265 L'ingrat, par son divorce en faveur d'Émilie,
M'a livrée aux mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé ;
Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé,
S'il chassait Émilie et me rendait ma place,
270 J'aurais peine, seigneur, à lui refuser grâce ;
Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte ; en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre âme :
275 Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentiments n'offrent que votre main ;
Et quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le coeur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

280 Qu'importe de mon coeur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?

Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce coeur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort ?
285 Laissons, seigneur, laissons pour les petites âmes
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes ;
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
290 Pour sauver des abois toute la république :
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ;
Mais dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;
295 Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes ;
Mais quand même ce nom semblerait trop pour vous,
300 Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre ;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
305 Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime,
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.
Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude :
310 Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ;
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet espoir vous m'avez répondu.
Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre ?
315 De quoi vous assurer, si vous-même parlez
Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?
De votre illustre hymen je sais les avantages ;
J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
320 Aurait bientôt jeté la tyrannie à bas ;
Mais cette attente aussi pourrait se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE.

325 Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
Je vous dirais, seigneur : " prenez, je vous la donne ;
Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. "

Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
330 Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que quand j'aurais pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Émilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie ?
335 Ira-t-il se livrer à son juste courroux ?
Non, non : si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense ;
Mais si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
340 Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux ;
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce ;
Vous aurez du tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
Qui de leur général voudront suivre les pas ;
345 Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
350 Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme ;
Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur :
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes,
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
355 J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir ;
Voilà vos intérêts : c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête.
Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
360 Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ;
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range
En captive de guerre, au péril d'un échange,
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi,
Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
365 Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
370 Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs !

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Viriate, Thamire.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse ;
375 Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon coeur a tout mis en usage ;
En vain par le mépris des voeux de tous nos rois
380 J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix :
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible,
Ou n'ose en rien connaître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus,
Que l'amour-propre obstine à douter du refus.
385 Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
À ce héros si cher... Tu le connais, Thamire ;
Car d'où pourrait mon trône attendre un ferme appui ?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui ?
Sertorius, lui seul digne de Viriate,
390 Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main :
Dis-lui... Mais j'aurais tort d'instruire ton adresse,
Moi qui connais ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

395 Madame, en ce héros tout est illustre et grand ;
Mais à parler sans fard, votre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
400 Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu, que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
405 J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre

Qui soutient un banni contre toute la terre ;
 J'aime en lui ces cheveux tous couverts de lauriers,
 Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
 Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
 410 L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :
 Le mérite a toujours des charmes éclatants ;
 Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
 N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
 415 Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
 N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?
 Celui des Turdétans, celui des Celtibères,
 Soutiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères ?

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerais leur soutien ;
 420 Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
 Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
 Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
 Et que son propre sang en faveur de ces lieux
 Balance les destins et partage les dieux.
 425 Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
 Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
 Sous un si haut appui nos rois humiliés
 N'ont été que sujets sous le nom d'alliés ;
 Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
 430 N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
 Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
 Qu'y plonger plus avant leurs trônes as,
 Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
 Brisé contre l'écueil d'une seule victoire ?
 435 Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
 D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
 Il défit trois prêteurs, il gagna dix batailles,
 Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles,
 Et de Servilius l'astre prédominant
 440 Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
 Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
 Et laissait sa couronne à jamais asservie,
 Si pour briser les fers de son peuple captif,
 Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
 445 Depuis que son courage à nos destins préside,
 Un bonheur si constant de nos armes décide,
 Que deux lustres de guerre assurent nos climats
 Contre ces souverains de tant de potentats,
 Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
 450 Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.
 Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
 Du plus heureux sans cesse auraient rompu les coups ;
 Jamais ils n'auraient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

Celtibères : Peuple de l'Hispanie (Tarracoanaise), à l'Est des Carpetani, à l'Ouest des Edetani, occupait les sources de l'Anas (Guadiana) et du Tage et tous les lieux environnants. [B]

Tudetani : Peuple de la Bétique, sur les rives du Bétis, dans la moyenne partie de son cours, à l'Ouest des Batuli, avait pour ville principale Gades. Le Bétis traversait leur pays, qui forme la partie Sud-Ouest de l'Andalousie. [B]

VIRIATE.

455 Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal ;
Mais, Thamire, après tout, il est leur général :
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
460 S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrais comme vous faire grâce à son âge ;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop longtemps vaincu pour vaincre encor longtemps,
465 Et sa mort...

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie :
Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
470 Ne redoutera point de puissance ennemie :
Ils feront plus pour moi que ne feraient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois :
Je l'aperçois qui vient.

SCÈNE II.

Sertorius, Viriate, Thamire.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon âme ?
475 N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de votre coeur ?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire :
Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

480 J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée,
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
485 Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai longtemps encor ce que je puis,

Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
490 J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte :
495 Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?
À qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

SERTORIUS.

Je voudrais faire un choix qui pût aussi vous plaire ;
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

VIRIATE.

500 C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrais pour époux un Romain... ?

VIRIATE.

Pourrais-je refuser un don de votre main ?

SERTORIUS.

505 J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand coeur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur ;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
510 Libéral, intrépide, affable, magnanime,
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendais votre nom après ces qualités :
Les éloges brillants que vous daigniez y joindre
Ne me permettaient pas d'espérer rien de moindre ;
515 Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une reine à votre lieutenant !
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
À vos derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

Madame...

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
520 Êtes-vous trop pour moi ? Suis-je trop peu pour vous ?
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles ;
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles ;

Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
525 Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende :
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;
Et ne trouverais pas vos rois à dédaigner,
N'était qu'ils savent mieux obéir que régner.
Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
530 Leur faiblesse du moins en conserve le titre :
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
En préfère le moindre à tout autre qu'à vous ;
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
Il me faudrait un roi de titre et de puissance ;
535 Mais comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand coeur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre.
À de moindres pensers son orgueil abaissé
540 Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais puisque pour remplir la dignité royale
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang :
545 Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie.
Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.
Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure ;
550 Je ne veux que le nom de votre créature :
Un si glorieux titre a de quoi me ravir ;
Il m'a fait triompher en voulant vous servir ;
Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
555 Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
Accordez le respect que mon trône vous donne
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
560 C'en est un qu'aucun art ne saurait déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure :
Puisque vous le voulez, soyez ma créature ;
Et me laissant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi parce que je le veux.
565 Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de votre obéissance,
Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse.
570 Votre grand Marius naquit dans la bassesse ;
Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
Ainsi pour estimer chacun à sa manière,
Au sang d'un Espagnol je ferais grâce entière ;
575 Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,

Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
 Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
 Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine :
 Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
 580 Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
 Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
 Je pense bien valoir une de mes sujettes ;
 Et si quelque Romaine a causé vos refus,
 Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
 585 Peut-être la pitié d'une illustre misère...

SERTORIUS.

Je vous entends, madame, et pour ne vous rien taire,
 J'avouerai qu'Aristie...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit :
 Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
 Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

590 Au seul bien de la cause elle est intéressée ;
 Mais puisque pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
 Nous prenons, vous et moi, des chemins différents,
 De grâce, examinez le commun avantage,
 Et jugez ce que doit un généreux courage.
 595 Je trahirais, madame, et vous et vos états,
 De voir un tel secours, et ne l'accepter pas ;
 Mais ce même secours deviendrait notre perte
 S'il nous ôtait la main que vous m'avez offerte,
 Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
 600 Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains.
 Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
 À ce puissant renfort votre Lusitanie.
 Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
 Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
 605 Voyez ce qu'il a fait : je lui dois tant, madame,
 Qu'une juste prière en faveur de sa flamme...

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien ?
 Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?
 610 Après que ma couronne a garanti vos têtes,
 Ne mérité-je point de part en vos conquêtes ?
 Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
 Et m'assurer des fers par mon propre secours ?
 Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
 Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,
 615 Et le rendrai moi-même assez entreprenant
 Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
 Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
 Je voudrai hautement soutenir ma couronne ;
 Et c'est ce qui me force à vous considérer,
 620 De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
 Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
 Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes ;

Mais ce que je propose en est le seul moyen ;
 Et quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
 625 S'il vous a secouru contre la tyrannie,
 Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
 Les malheurs du parti l'accablaient à tel point,
 Qu'il se voyait perdu, s'il ne vous eût pas joint ;
 Et même, si j'en veux croire la renommée,
 630 Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
 Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit ;
 Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
 Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
 Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire ?
 635 Encore une campagne, et nos seuls escadrons
 Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
 Et ces derniers venus auront droit de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire !
 Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux ;
 640 Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous...

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces ;
 Le plus heureux destin surprend par les divorces :
 Du trop de confiance il aime à se venger ;
 Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
 645 Devons-nous exposer à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome et notre servitude,
 De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains ?
 Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
 650 Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
 Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
 Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas !
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
 Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
 655 Qu'il peut ici beaucoup, qu'il s'est vu de tout temps
 Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents,
 Que piqué du mépris, il osera peut-être...

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon maître,
 Et je dois obéir malgré mon sentiment ;
 660 C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
 Faites, faites entrer ce héros d'importance,
 Que je fasse un essai de mon obéissance ;
 Et si vous le craignez, craignez autant du moins
 Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins.

SERTORIUS.

665 Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire.
 J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
 Allez, faites-lui place, et ne présumez pas...

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas !
Si vous saviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache ?
670 Et quel est le secret que ce soupir me cache ?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point ; allez :
je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III.

Viriate, Thamire.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, madame...

VIRIATE.

L'apparence t'abuse : il m'aime au fond de l'âme.

THAMIRE.

675 Quoi ? Quand pour un rival il s'obstine au refus...

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse, et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival : le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV.

Viriate, Perpenna, Aufide, Thamire.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit :
680 Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit.
Je sais donc votre amour ; mais tirez-moi de peine :
Par où prétendez-vous mériter une reine ?
À quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour ?

PERPENNA.

685 Par de sincères vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices ;
Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Eh bien ! Qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier ?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

690 Pourriez-vous la servir dans une jalousie ?

PERPENNA.

Ah ! Madame...

VIRIATE.

À ce mot en vain le coeur vous bat :
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine,
695 Qui sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes états prenne le pas devant.
Sertorius y règne, et dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire :
Je ne m'en repens point, il en a bien usé ;
700 Je rends grâces au ciel qui l'a favorisé.
Mais pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
705 Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par son exil troubler un autre monde ;
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres états lui prêteront asile.

PERPENNA.

710 Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile ;
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras,
Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie :
715 Donnons ordre au présent ; et quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir ?

PERPENNA.

Si je le veux ? J'y cours,
720 Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours.
Mais pourrai-je espérer que ce faible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le coeur attendri fera suivre ?...

VIRIATE.

Arrêtez !
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
725 Sans doute un tel service aura droit de me plaire ;
Mais laissez-moi, de grâce, arbitre du salaire :
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

SCÈNE V.

Perpenna, Aufide.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
730 Tout son coeur est ailleurs ; Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival,
Cependant que la reine...

PERPENNA.

Ah ! N'en juge point mal.
À lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon coeur embrasse avec excès de joie.

AUFIDE.

735 Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que rompant le cours d'une flamme nouvelle,

Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

PERPENNA.

740 N'importe, servons-la, méritons son amour :
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur...

PERPENNA.

745 Épargnons les discours superflus,
Songeons à la servir, et ne contestons plus :
Cet unique souci tient mon âme occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée
Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Sertorius, Pompée.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
750 Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire ;
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée ;
755 Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons ; mais, seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.
L'inimitié qui règne entre nos deux partis
760 N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus ;
765 Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
770 Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le coeur ;
Mais (et ce franc aveu sied bien aux grands courages)
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
775 Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés,
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites :
Les sièges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
780 Votre exemple est partout une étude pour moi.
Ah ! Si je vous pouvais rendre à la république,
Que je croirais lui faire un présent magnifique !
Et que j'irais, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,

785 Si j'y pouvais porter quelque faible espérance
 D'y conclure un accord d'une telle importance !
 Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?
 Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous ?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
 790 Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine ;
 Mais avant que d'entrer en ces difficultés,
 Souffrez que je réponde à vos civilités.
 Vous ne me donnez rien par cette haute estime
 Que vous n'avez déjà dans le degré sublime.
 795 La victoire attachée à vos premiers exploits,
 Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
 Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
 Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
 Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
 800 L'assiette du pays et la faveur des lieux,
 Si mon expérience en prend quelque avantage,
 Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge ;
 Le temps y fait beaucoup ; et de mes actions
 S'il vous a plu tirer quelques instructions,
 805 Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
 Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres ;
 Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
 S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
 Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
 810 Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire ;
 Et si je puis jamais y joindre des leçons
 Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
 Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
 Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète,
 815 Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
 Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
 Et pourraient vous donner quelques soins inutiles,
 Si vous faisiez dessein de me les expliquer
 820 Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
 Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine :
 Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu
 Lasserait une austère et farouche vertu.
 825 Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
 À fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
 Je ne veux rien comprendre en ses obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités ;
 Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise :

830 Bannissant les témoins, vous me l'avez permise ;
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avait jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?
835 Ce nom, sans vous et lui, nous serait encor dû :
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des coeurs si braves ;
Ils étaient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
840 Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
Leur misère est le fruit de votre illustre peine ;
Et vous pensez avoir l'âme toute romaine !
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
Mais s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

845 Je crois le bien remplir quand tout mon coeur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république ;
Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras ;
Et souvent l'un paraît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un empire,
850 Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connaître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître ;
855 Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son coeur,
860 J'ignore quels projets peut former son bonheur :
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
Je lui prête mon bras sans engager mon âme ;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes voeux sont pour la liberté ;
865 Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperaient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

870 Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre ;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ;
875 Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses voeux ;
880 Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.

La main qui les opprime, et que vous soutenez,
 Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
 885 Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
 Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
 Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
 Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
 890 Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
 Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
 Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
 Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
 N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
 895 Du nom de dictateur, du nom de général,
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
 Les titres différents ne font rien à la chose :
 Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose ;
 Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
 900 Il ne serait pas sûr de vous désobéir.
 Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
 J'en userai peut-être alors comme vous faites :
 Jusque-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
 Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
 905 Si je commande ici, le sénat me l'ordonne ;
 Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
 Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
 Je leur fais bonne guerre, et n'en proscriis pas un.
 C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
 910 Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
 Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
 Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
 Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
 915 Et que la liberté trouvera peu de jour
 À détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
 Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses ;
 Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
 Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
 920 Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
 Une seconde fois, n'est-il aucune voie
 Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
 Elle serait extrême à trouver les moyens
 De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
 925 Il est doux de revoir les murs de la patrie :
 C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie ;
 C'est Rome...

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
 Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état ?

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
930 Que ses proscriptions comblent de funérailles :
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau ;
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
935 Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas ;
940 Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands coeurs jusqu'à l'idolâtrie ;
Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE.

945 Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'aurait-il rien pour moi d'une action trop noire ?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous ?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
950 Non jusqu'à vous servir de ma seule personne :
Je prétends un peu plus ; mais dans cette union
De votre lieutenant m'envieriez-vous le nom ?

POMPÉE.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée :
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ;
955 Il n'en quittent que l'ombre ; et l'on ne sait que c'est
De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ;
Et déjà de lui-même il s'en serait démis,
960 S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je répons de l'issue :
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
965 Je connais le tyran, j'en vois le stratagème :
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié,
Jusques à vous forcer d'être son allié...

POMPÉE.

970 Hélas ! Ce mot me tue, et je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimais mon Aristie, il m'en vient d'arracher ;
Mon coeur frémit encore à me le reprocher ;
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,

975 À vous, à ce grand coeur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses :
Aussi fais-je encore plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

980 Un époux ! Dieux ! Qu'entends-je ? Et qui, seigneur ?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous !

Seigneur, toute son âme est à moi dès l'enfance :
N'imitiez point Sylla par cette violence ;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

985 Tout est encore à vous. Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur vôtre âme,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel !

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,

990 Et sais que tout son coeur vous est encor fidèle.
Reprenez votre bien, ou ne vous plaignez plus
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCÈNE II.

Pompée, Aristie.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame, et serait-il possible...

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le coeur sensible :
995 Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour,
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine ;
Je ne la suis pas même, et je hais quelquefois
1000 Et moins que je ne veux et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue ;
La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer ?
1005 Mon feu, qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître ;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuché, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur ?

POMPÉE.

Si je vous aime !
1010 Demandez si je vis, ou si je suis moi-même :
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
1015 Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus :
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius ;
Je suis au grand Pompée ; et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son coeur, de nouveau je l'adore :
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez ;
1020 Faites parler ce coeur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas ! Quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur : "Plus d'Émilie."
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements ;
1025 C'est vous que je veux croire ; et Pompée infidèle
Ne saurait plus souffrir que ma haine chancelle :
Il l'affermir pour moi. Venez, Sertorius ;
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée ;

1030 Son âme, toute ailleurs, n'en sera point gênée :
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage ;
Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
1035 Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas :
Demeurez en état d'être toujours ma femme,
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon âme.
Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé :
1040 Son règne passera, s'il n'est déjà passé ;
Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre ;
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras ;
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas.
1045 Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi ? N'êtes-vous pas entre les bras d'un autre ?

POMPÉE.

Non : puisqu'il vous en faut confier le secret,
Émilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
1050 Ne rompt point dans son coeur le saint noeud qui l'attache :
Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour ;
Et dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
1055 Tandis que toute entière à son cher Glabirion,
Elle paraît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte :
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendresse et vos empressements ;
1060 Mais je suis au-dessus de ces attachements ;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
1065 J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices ;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla, qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui ;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale ;
1070 Qu'il me relève autant que Sylla me ravale :
Non que je puisse aimer aucun autre que vous ;
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux :
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

POMPÉE.

Ah ! Ne vous laissez point d'aimer et d'être aimée.
1075 Peut-être touchons-nous au moment désiré

Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience :
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort ou de son repentir
1080 Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir ?
Et je verrai toujours votre coeur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu ?

POMPÉE.

1085 Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame ?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
1090 Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée ?
Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran ? Qu'osera son courroux ?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paraître,
Ni secouer le joug que de changer de maître.
1095 Sertorius pour vous est un illustre appui ;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui ;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna, qui l'a joint, saura que vous en dire.
Je sers ; mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
1100 Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin ;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;
Et quand Sylla prépare un si doux changement,
1105 Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme ;
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté ?
Non, non : si vous m'aimez comme j'aime à le croire,
1110 Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souviene,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne ;
1115 Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, seigneur ? Ne me voulez-vous pas ?
Parlez : que votre choix règle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée ?
Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté :
1120 Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève ;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
Que pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

1125 Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

POMPÉE.

La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes.
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
Où, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
1130 Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne ;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connaître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance ;
1135 Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs ;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Émilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
1140 Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
Surtout ce privilège acquis aux grandes âmes,
De changer à leur gré de maris et de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

1145 Ah ! C'en est trop, madame, et de nouveau je jure...

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure ?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah ! Si ce nom vous plaît, je suis encore à vous :
Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la-moi, madame.

ARISTIE.

1150 Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?

Que par un autre hymen vous me déshonorez ?
Me punissent les dieux que vous avez jurés,
Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue !

POMPÉE.

1155 Qu'allez-vous faire ? Hélas !

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Éteindre un tel amour !

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop faible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr ?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

1160 Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Sertorius, Thamire.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la reine ?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS.

1165 Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance ?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confiance ;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main
Il aura peu de peine à fléchir son dédain :
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

1170 Ah ! J'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose ;
Ou pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire ?

THAMIRE.

Oui ; mais, seigneur, d'où vient cette surprise ?
Et de quoi s'inquiète un coeur qui la méprise ?

SERTORIUS.

1175 N'appellez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux voeux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre ;
Et je préférerais un peu d'emportement
1180 Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire ;
Mais la reine, sensible à de nouveaux désirs,
Entendait mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

1185 Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire ;
Et je vous servirais de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
1190 L'amour par un soupir quelquefois se déclare ;
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions :
De tels désirs, trop bas pour les grands coeurs de Rome...

SERTORIUS.

Ah ! Pour être romain, je n'en suis pas moins homme :
1195 J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé ;
Malgré mon âge et moi, mon coeur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma faiblesse.
Ceux de la politique et ceux de l'amitié
1200 M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté ;
Mais je vois son esprit fortement irrité ;
1205 Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps, et ne négligez rien ;
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
1210 Et gardez bien surtout qu'elle ne m'en soupçonne.

Voir "Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme ;" dans le Tartuffe de Molière, TARTUFFE, Acte III, scène 3, v. 966. et mentionné dans "La Critique du Tartuffe" de Villiers comme un emprunt de Molière.

SCÈNE II.

Sertorius, Viriate, Thamire.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Serait-il vrai, seigneur ?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame ;
Mais bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'âme,
1215 Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace ?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu ?

VIRIATE.

1220 D'obéir sans remise au pouvoir absolu ;
Et si d'une offre en l'air votre âme encor frappée
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
De l'un et l'autre hymen nous n'assurons les noeuds,
1225 Dût se rompre la trêve, et dût la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce même moment.
Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
1230 Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prières pouvaient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus :
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie ;
1235 Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix.
1240 J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
1245 Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre âme.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre coeur :
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie...

VIRIATE.

1250 Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival ?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine !
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne !
1255 Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez !

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre ;
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre,
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
1260 Me réduit mon amour, que j'ai mal écouté.
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable :
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu longtemps de vos mépris ;
1265 Mais j'ai vu dans votre âme ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée ;
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en ferait point le choix.
J'allais me déclarer sans l'offre d'Aristie :
1270 Non que ma passion s'en soit vue alentie ;
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand coeur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées ;
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
1275 Je m'étais figuré que de tels déplaisirs
Pourraient ne me coûter que deux ou trois soupirs ;
Et pour m'en consoler, j'envisageais l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime ;
Mais près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
1280 Que je me promettais bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame ; ordonnez de ma vie :
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna ?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr ;
1285 Et la part que tantôt vous aviez dans mon âme

Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous :
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux ;
Mais je veux un héros, qui par son hyménée
1290 Sache élever si haut le trône où je suis née,
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvais en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
1295 Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublierai pourtant, et veux vous faire grâce.
M'aimez-vous ?

SERTORIUS.

Oserais-je en prendre encor l'audace ?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur ; et dès demain,
1300 Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère
Qui n'aurait autre but que de se satisfaire,
Et qui se remplirait de sa félicité
Sans prendre aucun souci de votre dignité !
1305 Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire ;
Que votre grand projet est celui de régner ?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grâce, est-ce m'en éloigner ?

SERTORIUS.

Ah ! Madame, est-il temps que cette grâce éclate ?

VIRIATE.

1310 C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter :
L'amour de Perpenna le fera révolter.
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage.
1315 Des amis d'Aristie assurons le secours
À force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
1320 De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes ?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes ?
Et de ses intérêts un si haut abandon...

VIRIATE.

- Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non ?
1325 Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie !
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois !
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
1330 Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes :
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre ;
1335 Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug et gémir dans les fers ;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive ;
Et de voir envier aux peuples abattus
1340 Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable :
Je sais l'art d'empêcher les grands coeurs de faillir.

SERTORIUS.

- Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?
1345 Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,
1350 Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine ;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
À moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

- Je vous avouerai plus, seigneur : loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
1355 Un courroux implacable, un orgueil endurci ;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome ? Et pourquoi, je vous prie...

SERTORIUS.

- Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie ;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
1360 C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

SERTORIUS.

1365 Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
1370 Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux :
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces,
1375 Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle ;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
1380 Prenez le diadème, et laissez-la servir.
Il est beau de tenter des choses inouïes,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi ;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :
1385 C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontents !
Soyons heureux plus tard pour l'être plus longtemps.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse...

VIRIATE.

1390 Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
Seigneur ; mais après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine ; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
1395 Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah ! Si vous écoutez cet injuste courroux...

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur ; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude :
Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
1400 Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCÈNE III.

Sertorius, Perpenna, Aufide.

PERPENNA.

Dieux ! Qui peut faire ainsi disparaître la reine ?

AUFIDE.

Lui-même a quelque chose en l'âme qui le gêne,
Seigneur ; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ?
1405 L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte ?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avait son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute...

SERTORIUS.

1410 Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute ;
Et vous savez...

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas :
Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grâce ;
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

1415 Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :
Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serais fort à plaindre ;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serais le premier dont on serait jaloux ;
1420 Mais ensuite le sort pourrait tomber sur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranlerait la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran ?

SERTORIUS.

1425 Je parle de Sylla, vous le devez connaître.

PERPENNA.

Et je parlais des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étaient donc également distraits.
Tout le mien s'attachait aux périls de la paix ;
Et je vous demandais quel bruit fait par la ville
1430 De Pompée et de moi l'entretien inutile.
Vous le saurez, Aufide ?

AUFIDE.

À ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user ;
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
1435 Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déjà de nos soldats l'âme préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
1440 Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en rompons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le parti,
1445 Seigneur ? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal sûre ?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature ;
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses lois ;
Et quand nous n'en craignons aucuns ordres sinistres,
1450 Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi,
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre ;
1455 Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
1460 Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.

Vous...

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclu du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur ;
1465 Et banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui ; mais je ne vois pas encor de sûreté
À ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
1470 Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus ?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire ?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

1475 Elle m'a dit beaucoup ; mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole ?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu ;
1480 Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin ? L'Espagne a d'autres reines ;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
1485 Celle des Vacéens, celle des Ilergètes,
Rendraient vos volontés bien plus tôt satisfaites ;
La reine avec chaleur saurait vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir !

SERTORIUS.

Que sert que je promette et que je vous la donne,
1490 Quand son ambition l'attache à ma personne ?
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment ;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence ;
1495 J'ai triomphé du mien : j'y suis encor tout prêt ;
Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,

Ilergètes : Peuple d'Hispanie, habitait entre l'Ebre et le Sicoris, et avait pour ville principale Ilerda (auj. Lérida). [B]

Vécéens : Peuple d'Hispanie, au Sud des Cantabres dont les séparait l'Idubeda, avaient pour villes principales Palentia et Cauca. Ils furent subjugués par Posthumius après 14 ans de guerre. Devenus suspects pendant la guerre des Celtibères, ils furent attaqués de nouveaux par les Romains en 158 et 136, mais ne furent soumis totalement qu'en l'an 100. Leur pays répondait aux provinces modernes de Léon et de Vieille-Castille. [B]

[Confidemment : Avec confiance. [F]

Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
1500 Nous a mieux soutenus que tous nos partisans ?

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire ?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire ;
Mais si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
1505 Leur camp n'est que trop proche ; ici chacun murmure :
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne ;
1510 Mais d'un si grand dessein tout mon coeur qui frissonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point : dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

1515 Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Oui, sur tous mes désirs je me rends absolu :
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître ;
Et malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine...

SERTORIUS.

Eh bien ! Je lui dirai ?

PERPENNA.

1520 Rien, seigneur, rien encor ; demain j'y penserai.
Toutefois la colère où s'emporte son âme
Pourrait dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez ;
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

1525 Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'âme accablée !

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

SCÈNE IV.

Perpenna, Aufide.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles :
1530 Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles !
Son nom seul, malgré lui, vous avait tout volé,
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde ?
1535 Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux ?
Elle n'est point ingrate ; et les lois qu'elle impose,
Pour se faire obéir, promettent peu de chose ;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
1540 Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien ? Apprenez-moi, de grâce,
Comment vous résolvez que le festin se passe ?
Dissimulerez-vous ce manquement de foi ?
Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Arisite, Viriate.

ARISTIE.

1545 Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous à vous établir ;
Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affaiblir,
Si le coeur mieux ouvert ne met d'intelligence
1550 Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée ; et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale ;
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
1555 Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros, dont l'âme a paru si romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
1560 Pareille aversion et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
Puisque si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre état.
1565 Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
J'aurais grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux partout faire des ennemis.
Parlez donc : quelque espoir que vous m'avez vu prendre,
1570 Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon coeur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentiments de ma place usurpée ;
1575 Et comme son amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame ; et d'ailleurs même on vous en a trop dit,
1580 Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.

J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
 Pour sauver mes états d'un pouvoir tyrannique ;
 Et mes voisins domptés m'apprenaient que sans lui
 Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain appui.
 1585 Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre ;
 Avec mes sujets seuls il commença la guerre :
 Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
 Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
 Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
 1590 Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
 Nos rois, lassés du joug, et vos persécutés
 Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
 Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
 Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
 1595 Mais après l'avoir mis au point où je le vois,
 Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;
 Et regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
 Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
 Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
 1600 Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
 Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
 Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,
 Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
 Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

Pô : Principal fleuve d'Italie du Nord. |

ARISTIE.

1605 Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
 Je sais qu'il serait bon de taire et différer
 Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer :
 Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
 1610 Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
 Je vois que s'il y rentre il est perdu pour moi,
 Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
 Si je hasarde trop de m'être déclarée,
 J'aime mieux ce péril que ma perte assurée ;
 1615 Et si tous vos proscrits osent s'en désunir,
 Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
 Mes peuples aguerris sous votre discipline
 N'auront jamais au coeur de Rome qui domine ;
 Et ce sont des Romains dont l'unique souci
 1620 Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
 Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
 Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
 Un exemple si grand dignement soutenu
 Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

SCÈNE II.

Arisite, Viriate, Arcas.

ARISTIE.

1625 Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère ;
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis-nous...

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je crois.

ARISTIE.

Chère soeur, pour ta joie il est temps que tu saches
1630 Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
Il s'est en plein sénat démis de sa puissance ;
Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
1635 Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste Émilie est morte en accouchant.
Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
1640 En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.

Quintus Aristius.

ARISTIE.

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable !
Ce bonheur, comme à toi, me paraît incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
1645 De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
À deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer ?
Que dit-il ? Que fait-il ?

ARCAS.

Par votre expérience
1650 Vous pouvez bien juger de son impatience ;
Mais rappelé vers vous par un transport d'amour
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
1655 Il me suivra de près, et m'a fait avancer

Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allégresse égale,
Madame, vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

1660 Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter ;
Mais il m'en reste une autre et plus à redouter :
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préférerait sans doute au diadème,
Si contre cet amour...

SCÈNE III.

Viriate, Aristie, Thamire, Arcas.

THAMIRE.

Ah ! Madame.

VIRIATE.

1665 Qu'as-tu,
Thamire ? Et d'où te vient ce visage abattu ?
Que nous disent tes pleurs ?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius ?

THAMIRE.

Hélas ! Ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'achèveras-tu point ?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus ? ô ciel ! Qui te l'a dit, Thamire ?

THAMIRE.

1670 Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire.
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tous couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbécile ;
1675 Et Perpenna par eux proclamé général

Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
Par cet assassinat, c'est de moi qu'on dispose :
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir,
1680 Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes ;
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment :
1685 Qui pleure l'affaiblit, qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une âme royale ;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger :
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps : Aufide,
1690 Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient ; dissimulez un si juste courroux ;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

1695 Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV.

Perpenna, Aristie, Viriate, Thamire, Arcas.

PERPENNA.

Sertorius est mort ; cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'aurait pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
1700 Qu'en vos propres états elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de toute autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir
Et contre le présent et contre l'avenir.
1705 C'était un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
Ne pouvaient avec vous faire un digne assemblage ;
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisait,
C'était sa dignité, qui vous tyrannisait.
Le nom de général vous le rendit aimable ;
1710 À vos rois, à moi-même il était préférable ;
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi ;
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
Avec des qualités où votre âme hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.

1715 Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Surtout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton général,
1720 Toi, que faisait trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flammes,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits !
1725 Crains les dieux, scélérat ; crains les dieux, ou Pompée ;
Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée ;
Et quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses :
1730 Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas ;
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas ;
Et quand il me verra commander une armée,
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
1735 Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisait dès tantôt ses plus ardents souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Pendant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
1740 Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine ;
Et sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

1745 Oui, madame, en effet c'est à moi de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentiments
Méritent de ma part de hauts remerciements :
Les différer encor, c'est lui faire injustice.
1750 Il m'a rendu sans doute un signalé service ;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi :
Le grand Sertorius fut son parfait ami.
Apprenez-le, seigneur (car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade ;
1755 Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer) :
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros ; qu'il osa mériter ma colère ;
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
1760 Il a fait tous efforts pour me donner à vous ;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'était qu'une atteinte frivole ;
Qu'il s'obstinait pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein !
1765 Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
1770 Lorsque son amitié lui rend un tel service ;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie et l'horreur qui suit les grands forfaits ;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense :
1775 Tout cela d'autant plus fait voir ce que je dois
À cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ;
Tout cela montre une âme au dernier point charmée.
Il serait moins coupable à m'avoir moins aimée ;
Et comme je n'ai point les sentiments ingrats,
1780 Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce serait en son lit mettre son ennemie,
Pour être à tous moments maîtresse de sa vie ;
Et je me résoudrais à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le coeur.
1785 Seigneur, voilà l'effet de ma reconnaissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance :
Vous êtes maître ici ; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi ! Si je l'oserais ? Vos conseils magnanimes
1790 Pouvaient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes :
J'en connais mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connaître ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
À tant de perfidie et tant d'ingratitude :
1795 Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit ;
J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête :
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête ;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
1800 Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;
J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
Mon triomphe...

SCÈNE V.

**Perpenna, Aristie, Viriate, Aufide, Arcas,
Thamire.**

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé,
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.
1805 La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre :
Antoine et Manlius, déchirés par morceaux,
Tous morts et tous sanglants ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices,
1810 Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendais mon poste : il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé ;
Maître absolu de tout, il change ici la garde.
Pensez à vous, je meurs ; la suite vous regarde.

ARISTIE.

1815 Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer
À ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?
Avez-vous en vos mains un assez bon otage
Pour faire vos traités avec grand avantage ?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
1820 Madame ; et j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI.

**Pompée, Perpenna, Viriate, Aristie, Celsus,
Arcas, Thamire.**

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposait partout au succès de vos vœux.
1825 Je vous rends Aristie, et finis cette crainte
Dont votre âme tantôt se montrait trop atteinte ;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvait la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus : je vous livre une fière ennemie,
1830 Avec tout son orgueil et sa Lusitanie ;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
1835 Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.

Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages ;
Et vous reconnaîtrez, par leurs perfides traits,
1840 Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étaient d'intelligence.
Lisez...

ARISTIE.

Quoi ? Scélérat ! Quoi ? Lâche ! Oses-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien ;
1845 Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
1850 Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé ;
Mais puisque je vous vois, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire ;
Et ne puis... Mais, ô dieux ! Seigneur, qu'allez-vous faire ?

POMPÉE.

, après avoir brûlé les lettres sans les lire.

1855 Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop longtemps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée ;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
1860 Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur.

Il lui parle à l'oreille.

Oyez, Celsus. Surtout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.
Vous, suivez ce tribun : j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

1865 Seigneur, se pourrait-il qu'après un tel service...

POMPÉE.

J'en connais l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPÉE.

Je suis maître ; je parle ; allez, obéissez. C'est assez.

SCÈNE VII.

Pompée, Viriate, Aristie, Thamire, Arcas.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
1870 Grande reine ; ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montait sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire ;
1875 Mais je n'abuse point d'un si facile accès
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
Je vous offre la paix, et ne romps point la trêve ;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
1880 Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
À qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
1885 Je ne dis rien du coeur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien savait vous rendre une ardeur mutuelle ;
Et pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avait volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte ;
1890 C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte :
Elle est irréparable ; et comme je ne vois
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée ;
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
1895 D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine ;
Mais si je puis régner sans honte et sans époux,
1900 Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.
Vous choisirez, seigneur ; ou si votre alliance
Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE.

1905 Madame, vous avez l'âme trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse,
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCÈNE VIII.

**Pompée, Aristie, Viriate, Celsus, Arcas,
Thamire.**

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus ?

CELSUS.

Oui, seigneur : le perfide

1910 A vu plus de cent bras punir son parricide ;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPÉE.

Il suffit : Rome est en sûreté ;

Et ceux qu'à me haïr j'avais trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.

1915 Vous, madame, agréez pour notre grand héros
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funèbres,
À l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
1920 Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

FIN

Extrait du privilège du Roi.

Par grâce et privilège du Roi, donné à Paris le seizième mai 1662, Signé par le roi en son conseil, GUITONNEAU. Il est permis à Guillaume de Luyne, Libraire juré de la Ville de Paris, de faire imprimer deux pièces de théâtre, de la composition des sieurs CORNEILLE, intitulés SERTORIUS et MAXIMIAN, pendant sept années ; et défenses faites à tous autres de les imprimer, vendre et débiter d'autres éditions que celles de l'exposant, à peine de Trois mille livre d'amende, et de tous dépens, dommages et intérêts, comme il est plus amplement porté par les dites Lettres.

Les exemplaires ont été fournis.

Achevé d'imprimer le huitième juillet 1662. À Rouen par L. MAURRY.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].